

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$2.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75
POUR L'ETRANGER... \$3.00 \$2.25 \$1.50 \$1.00
Les abonnements se paient d'avance.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75
POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.00
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOUIS

SCIENCES, ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 9 NOVEMBRE 1912

86ème Année

Choses de Bulgarie.

Le Danube, "chemin sans poussière", a dit la reine de Roumanie. A gauche, Giurgiu, la dernière ville roumaine. A droite, Roustchouk, la première ville bulgare, en venant de Bucarest. On passe le fleuve sur un bac. Il n'y a pas de pont avant Cernavoda.

Le Danube sépare là deux mondes, deux races, des Latins et des Slaves. A Bucarest, toute la société parle français et connaît les dernières actualités parisiennes. Des Roustchouk, nous sommes en pays slave, encore imprégné par les souvenirs de la longue domination turque. Des minarets et des mosquées dominent les toits; à Sofia, aussi, capitale de la Bulgarie, d'anciennes mosquées se dressent encore. En Roumanie, la langue, les enseignes se comprennent par leur ressemblance avec le latin et l'italien. En Bulgarie, il devient impossible de se faire comprendre. On lit les affiches, les plaques des rues; tout est écrit en alphabet bulgare, qui ressemble à l'alphabet russe. Nous sommes parmi les Slaves, — une race tenace, étanche, fidèle au souvenir.

colifichets dépasse ici l'imagination. Les costumes sont de couleurs crues et vives; jupes rouges, corsages bleus chargés d'ornements, fleurs, quadruple collier de sequins, bandes de fourrure, de broderies, ceinture polychrome. Les plus coquettes ont imaginé un ornement assez imprévu. Les camelots allemands apportent là dans les déballages de mercerie, des cartons sur lesquels sont bâtis des fils qui retiennent, douze par douze, des boutons de chemise en porcelaine blanche. Elles ne décolorent pas ces boutons, elles les laissent sur la carte, et elles courent sur le corsage, à droite et à gauche, l'une sous l'autre, ces cartes toutes garnies; et c'est d'un joli effet.

Quel rapport y a-t-il entre ces boutons de chemise et la guerre? Il y en a un. Dans un pays, quand les femmes sont fort coquettes, ce trait fait l'éloge des hommes. Ce n'est pas pour elles que les jeunes filles bulgares veulent être aussi belles. C'est pour plaire aux jeunes gens. Tous les frais qu'elles font disent le prix qu'elles attachent à leur conquête.

Un passé glorieux

En effet, les jeunes Bulgares sont des hommes superbes et braves. Ils sont pauvres, et le calcul ni la cupidité n'entrent pas dans les rêves des jeunes filles. Mais le Bulgare est encore le fils des héros de l'éternelle lutte contre les Byzantins et contre les Turcs. Il se rappelle qu'il fut un temps où ses aïeux étendaient leur puissance sur toute la presque île balkanique, de Constantinople à la Morée, où les empereurs grecs se faisaient une gloire de pouvoir les vaincre et d'ajouter à leur nom le sobriquet flatteur de "Bulgarochtone", vainqueur des Bulgares, où ils étaient le rempart de l'Europe contre les Turcs, dont ils portaient la haine dans le sang depuis cinq cents ans. Il fut un temps où la gloire de ce peuple était splendide. Un empereur de Constantinople, Henri de Hainaut, se fit gloire d'épouser la fille de Vorrilas, roi des Bulgares. Au temps des croisades, Robert de Courtenay, seigneur de Conches et grand bouteiller de France, donna sa fille Yolande à Azen, roi des Bulgares. Jusqu'aux dernières croisades, jusqu'à l'invasion des Turcs en Europe au quinzième siècle, la puissance bulgare fut étendue et redoutable.

Le flot turc éteignit cet éclat et cette lumière. Depuis 1453, la Turquie écrasait ce peuple jadis redoutable. Son réveil date de 1877. Et l'ère de la revanche s'est ouverte alors; la guerre actuelle en est la continuation logique. C'est l'effort d'un peuple qui veut par-dessus les âges reprendre toute sa place au soleil, et qui lutte pour la plus grande Bulgarie, les yeux fixés sur la Macédoine.

Confusément, inconsciemment, le Bulgare porte dans son âme ce rêve lumineux que les générations se transmettent depuis cinq siècles. Patiemment, longuement, les fils d'Asparukh fourbissent leurs armes, avec la haine du Turc. Allez donc arrêter l'élan d'un peuple belliqueux et patriote, quand il s'est soulevé avec l'idée farouche de tuer contre l'envahisseur.

Que peut la diplomatie? Que pourrait le roi lui-même? S'il se mettait en travers de ce mouvement torrentiel, il serait écrasé. Il n'est pas Bulgare, hélas, mais il connaît ses valeurs punitives; un coup de couteau punirait son opposition, il ne l'ignore pas et il l'a dit.

Ce n'est pas ici une guerre de convenance ou de point d'honneur. Le Bulgare a saigüé ses griffes, et quand il s'est

senti assez fort, il s'est levé, comme un lion qui a guéri ses blessures, non pour commencer une lutte, mais pour reprendre l'éternel duel où, depuis 1877, il a vu luire la possibilité d'un avantage. C'est la guerre sans merci de l'ancien vaincu qui se redresse contre l'ennemi héréditaire de sa race, et l'envahisseur du royaume de ses aïeux.

Ce n'est pas avec la science stratégique, avec les engins modernes qu'il compte vaincre, mais avec la flamme ardente de son patriotisme et l'ardeur de son esprit de race, resté pur et sans mélange.

Vous rappelez-vous, en 1877, la petite carte illustrée qu'on vendait sur les grands boulevards, à Paris? Cela s'appelait "Cherchez le Bulgare". Un Turc lève son épée contre un Bulgare invisible; on découvre l'image de celui-ci dans les branches et les ondulations des flots du Danube. C'était la question du Bulgare; la voici ouverte.

Léo CLARETIE.

CHACUN CHEZ SOI.

C'est une question de savoir si les gens de lettres sont propres à faire autre chose que de la littérature et, notamment, à mener les affaires de l'Etat. On en a connu de tout temps qui n'en donnaient point. Mais on peut se demander s'ils avaient raison. On se le demande tout spécialement quand, à l'occasion d'un livre récent de M. d'Antioche, on revit la vie politique d'un des plus grands écrivains français, — Chateaubriand, grand écrivain, grand homme d'Etat, grand ministre.

Le premier risque pour les gens de lettres, quand ils arrivent aux affaires, c'est de porter dans ces affaires les mœurs de la littérature. Quand ces gens de lettres sont, comme il arrive parfois, avant tout soucieux de succès publics, ils courent grand risque de sacrifier le réel aux apparences et de lâcher la proie pour l'ombre.

Ce fut, à un degré éminent, le cas de Chateaubriand. Sa vanité était immense et telle que je ne pense point qu'il y en ait jamais eu de plus insolente. Sa gloire d'écrivain ne lui suffit pas. Il ne doute point qu'il n'ait mené le monde: "Si j'étais mort à ce moment-là, écrit-il volontiers, que fût-il advenu?" ou encore: "S'il n'y avait pas eu de Chateaubriand, quel changement dans le monde!" Pénétré de cette conviction, il traite d'égal à égal avec les plus grands. Il dit: "Bonaparte et moi, sous-lieutenants d'empereur", tout comme s'il eût gagné la bataille d'Austerlitz.

Quand les Bourbons rentrent en France, il publie une brochure: "De Bonaparte et des Bourbons", — brochure pleine, d'ailleurs, de force et de sève. Il la juge aussitôt sans sévérité et prononce simplement: "Ma brochure a été achetée par Louis XVIII qu'une armée de 100,000 hommes!" Plus tard, devenu ministre des Affaires étrangères, il écrit en parlant de l'expédition envoyée en Espagne: "Ma guerre d'Espagne était une gigantesque entreprise." L'exercice de sa personnalité le rend bientôt insupportable. Le roi exaspéré dit un jour: "Je ne veux plus voir cet homme."

Voilà Chateaubriand congédié. Il résume sa sortie en ces termes: "J'avais rugi en me retirant des affaires; M. de Villèle se coucha." S'il ne s'agit pas d'un très grand écrivain, toutes ces manifestations d'orgueil sembleraient parfaitement ridicules. Et je ne suis pas sûr qu'elles ne le soient pas, même avec l'excuse du génie.

Un caractère de ce genre ne pouvait se plier aux transactions, qui sont l'essence même de la politique. Pour mener les hommes, il faut les supporter. Or, Chateaubriand ne supportait personne. Bientôt ses débris sous le Consulat, — il ne dédaignait pas encore "Bonaparte", — comme secrétaire de l'ambassade de France à Rome, puis comme ministre au Valais. Dès le premier jour, tout le rebute. Il trouve tout le monde stupide. Il se rencontre

avec les regards auxquels il précède. Fort heureusement pour lui, l'exécution du duc d'Enghien lui offre l'occasion d'une sortie intéressante; il est démissionnaire de toute façon.

Sous la Restauration, étant ambassadeur à Londres, il en veut mortellement à la société anglaise de ne pas se livrer à lui de bonne grâce. Il aurait souhaité que tout le monde vint à lui, que tout le monde s'inclinât devant lui. Les Anglais ne sont point venus à lui, mais ils ont voulu à marquer tant d'entraînement, Chateaubriand fut déçu et le laissa voir. "On ne peut servir à l'excès aucune influence sur la cour de Londres. Le parti pris. On ne vous écoute pas."

C'était pour lui une déception amère. Comme l'écrivit M. Alfred Mézières, ce grand séducteur ne comprenait pas que les interlocuteurs avec qui il traitait si aimablement les affaires existassent à l'autorité de son nom et au charme de sa parole. Plus il se mettait en frais de coquetterie avec la société anglaise, jusqu'à s'imposer des dépenses exagérées pour la bien recevoir, — plus il estimait de trouver ses représentants si fermes et si distants. C'était un grand cabotin, qui ramenait toutes choses à la satisfaction de son insatiable vanité et qui, par suite, ne jugeait les situations qu'à travers un prisme déformant.

L'autre grand défaut des gens de lettres en politique, — et de ce défaut comme du précédent Chateaubriand porte un témoignage éclatant, — c'est l'instabilité absolue des convictions. Vous me direz peut-être qu'il n'y a pas de bon pour cela. Mais, d'ailleurs, quel est l'homme politique qui n'ait subi de ces palinodes de Chateaubriand, et qui n'ait toujours quelque chose de tumultueux qui les rend particulièrement choquants.

D'abord, suivant qu'il était ambitieux ou déçu, qu'il espérait réussir ou qu'il craignait d'avoir échoué, il exaltait ou il méprisait la politique. Tantôt il écrit: "Vil y a des personnes qui voudraient faire de la littérature une chose abstraite et l'isoler au milieu des affaires humaines. Quel après une Révolution qui nous a fait parcourir en quelques années les événements de plusieurs siècles, on interdira à l'écrivain toute considération morale éphémère." Tantôt il dit avec dégoût: "Que n'importait-il à nos ces futilités misères, les misères de la politique, à moi, qui n'ai jamais eu au temps où je vivais, à moi qui appartenais au passé, à moi qui n'étais que dans le présent, sans conviction à l'égard des peuples, à moi qui ne me suis jamais souvenu de rien, excepté des sonnets, à condition encore qu'ils ne durent qu'une nuit."

Sainte-Beuve, citant ce passage, ajoutait avec une ironie charmante: "Pauvre songe, c'est fort heureux pour eux! Et la religion, s'il vous plaît, dont Chateaubriand aimait à se targuer, — est-elle dans tout cela? Vous l'avez oubliée, cette fois, par mégarde, même dans vos songes. Et la société? Vous ne l'oubliez pas moins, vous la mettez à néant, vous qui avez, pendant près de vingt ans, brigué l'honneur de la conduite. Mais elle a droit, cette société, de demander au moins le sérieux de leur ambition à ceux qui veulent être ses guides et ses pilotes."

Le sérieux paraît bien être effectivement ce qui a toujours manqué au "gendelestre" Chateaubriand. A ses débuts, il flatte Napoléon. Il l'appelle le libérateur. Il écrit en forme de parabole: "A son ordre, tous les juifs, et jusqu'au moindre d'entre eux, se précipitent à l'assaut des murailles pour hâter la reconstruction de Jérusalem. Obscur israélite, j'apparais aujourd'hui mon grain de sable. Quelques années après, autre note: "Napoléon a plus corrompu les hommes, plus fait de mal au genre humain dans le court espace de dix années que tous les tyrans de Rome ensemble depuis Néron jusqu'au dernier persécuteur des chrétiens. Encore quelque temps d'un pareil règne, et la France n'est plus qu'une caverne de brigands."

Arrive la Restauration. Chateaubriand écrit qu'il va être ministre; il ne l'est pas. Le voilà à l'extrême droite. On lui offre d'être ministre en Suède; il refuse avec dédain. Six mois avant d'être ministre, il flâttait Louis XVIII même dans sa personne physique et lui trouvait, de regard d'un homme de bien, le regard d'un homme de bien. Six mois après, il le montrait basement jaloux et fatigué de son bruit.

Une fortune heureuse le porte au ministère; on se rend insupportable. Il rentre alors dans l'opposition, attaquant tout ce qu'il approuvait la veille. Intransigeant un an plus tôt, il se révèle constitutionnel. Le régime qu'il a servi se résume, à ses yeux, par "la conspiration de l'hypermétrie et de la bêtise". En vérité, ce grand homme est exaspérant.

Et c'est pourquoi je disais en commençant qu'il eût mieux fait de ne point occuper de politique. On en aurait l'esprit plus libre pour admirer son prestigieux talent. Seulement, c'est toujours l'histoire du violon d'Ingres.

JEAN FROLLO.

La précellence du langage français

L'a-t-on suffisamment remarqué? Le traité de paix entre l'Italie et la Turquie a été rédigé en français; et les négociations, entre les délégués italiens et turcs, ont été menées du commencement à la fin dans notre langue, écrit un chroniqueur parisien.

Le français, dit-on, n'est plus la langue diplomatique. Il est vrai que Bismarck a jadis obtenu que cette prérogative ancienne nous fût enlevée, que cet usage fût officiellement rompu. Cependant, on revient encore à notre clair langage très souvent; et pourquoi? parce qu'on trouve en lui les qualités de justesse, de précision, de délicate exactitude que les autres langages européens ne possèdent peut-être pas au même degré de perfection.

Nous pouvons et nous devons en être fiers. Mais aussi nous devons tirer de ce fait agréable à notre fierté nationale une leçon. Veillons à préserver le français de toutes les corruptions qui menacent parfois de l'atteindre; et c'est alors la faute de notre négligence. Ne laissons pas les modes frelatées endommager notre beau vocabulaire, amollir notre syntaxe, troubler et souiller cette pureté souveraine de nos phrases bien faites. Et ainsi notre langage continuera d'être, en dépit des jaloux, l'idiome européen par excellence. (C'est pour cela que nous étions, l'été dernier, si sévères pour le "jargon".)

Entre Marseillais et Bordelais. Le Bordelais: "La chaleur est telle à Bordeaux que les ailes des mouches prennent feu."

Le Marseillais: "A Marseille, c'est bien pire. Nous sommes obligés de nourrir nos poules avec de la glace pour les empêcher de pondre des œufs durs!"

Vi a d'air i pa' le f...
Brookneal, Vie, 8 novembre — Un incendie dont on ignore l'origine a presque entièrement détruit cette ville, vendredi matin, causant une perte d'environ 100,000 à peine assurée pour le quart de ce montant. Il n'y a pas eu de vies perdues. La population de Brookneal est d'à peu près 500 âmes. Trois petites maisons de commerce ont seules échappé aux flammes.

LE VAISSEAU CHOUÉ
Québec, 8 novembre — Le steamer "Royal George", qui a fait côte sur l'île d'Orléans dans la rivière St-Laurent mercredi soir et qui a 500 passagers d'entre-pont à bord, n'avait pas été renfloué vendredi.

Les renouqueurs de sauvetage ont été tenus éloignés du vaisseau pendant la matinée par le gros temps.

DEPECHESTRANGÈRES.

BALKANS

Accès des fugitifs turcs
Constantinople, 8 novembre — Le bruit court que des soldats turcs en déroute ont massacré de nombreux habitants du village de Silivri, sur la mer de Marmara et au sud-ouest des forts de Tchatalja. Mourant presque de faim et démoralisés, ils ont mis le feu à toutes les maisons du village. Une maladie ressemblant au choléra a défilé parmi les soldats turcs blessés qui arrivent à Constantinople.

La chute probable de Salonique

Athènes, Grèce, 8 novembre — Le prince de la couronne Constantin de Grèce a demandé la reddition de la forteresse turque de Salonique. L'armée sous son commandement a traversé la rivière Vardar et est maintenant devant Salonique.

La garnison turque que l'on croit composée de 15,000 hommes s'est préparée à résister à l'attaque, mais il paraît impossible qu'elle offre aucune opposition sérieuse, et l'armée grecque prendra probablement la forteresse vendredi.

ALLEMAGNE

PROPOSITION DE LA PONTE

Cologne, Allemagne, 8 novembre — Il est rapporté à Sofia, Bulgarie, dit un délégué à la "Gazette de Cologne", que la Porte a proposé à la Bulgarie de commencer des négociations de paix sans la médiation des puissances.

de Pologne s'agit d'arriver d'ont pas

Berlin, 8 novembre — L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie s'interrogent dans la situation des Balkans que quand leurs intérêts particuliers seront menacés, ou que les nations en guerre leur en feront la demande.

Cette détermination a été prise à la suite d'une série de conférences tenues ici entre le marquis de San Giuliano, le ministre des affaires étrangères italien, le chancelier impérial et le secrétaire des affaires étrangères allemand, et auxquelles assistait aussi l'ambassadeur autrichien.

Dans un rapport semi-officiel publié vendredi, il a été annoncé que les trois puissances appartiennent à la triple alliance suivront la même ligne de conduite à l'égard des Balkans tout en restant en bons termes avec les autres puissances.

Le marquis Di San Giuliano est parti pour Berlin vendredi.

AUTRICHE

Réduits à manger du chio.

Vienne, 8 novembre — D'après les dépêches des capitales balkaniques, des milliers de soldats turcs meurent de faim.

Les rations des troupes qui étaient insuffisantes depuis le commencement de la campagne ottomane ont été réduites à presque rien après leur défaite à Kirk-Kilissah. Pendant la retraite de Lule-Burgas à Tchatalja, les hommes dépendaient entièrement sur ce qu'ils pouvaient fourrager.

Les provisions que les détachements des forts de Tchatalja ont pu avoir à Constantinople suffisaient à peine à les faire vivre. On voit encore quelques troupes de l'armée disloquée du Sultan errant parmi les collines et la frontière bulgare et la capitale turque.

La retraite de ces bandes de soldats est coupée par les Bulgares. Parmi les fugitifs il se trouve beaucoup d'hommes mortellement blessés. La plupart sont

sans nourriture depuis bien des jours.

Il y en a qui ont tué et mangé les chiens qu'ils rencontraient sur leur route, mais il ne leur reste guère de munitions.

EN NEGOCIATIONS.

Vienne, 8 novembre — Des négociations non officielles pour la reddition de Constantinople ont déjà été entreprises. D'après le correspondant du Reichspost, avec l'armée bulgare. Il ajoute que les Bulgares espèrent que la chute de la ligne des forts turcs à Tchatalja s'effectuera en même temps que la capture de la forteresse d'Andrinople.

Dépêches Américaines.

Navires de guerre expédiés en Turquie.

Washington, 8 novembre — Deux grands croiseurs armés américains, le "Tennessee" et le "Montana", ont reçu l'ordre de se rendre immédiatement dans les eaux turques pour protéger les intérêts des citoyens américains.

Les vaisseaux sont actuellement en réserve au chantier de marine de Philadelphie. Ils sont prêts à prendre la mer dans les 24 heures, et dans les circonstances ordinaires leur arrivée à Constantinople devrait s'effectuer vers le 25 novembre.

VOLEURS AUDACIEUX.

Montgomery, Alabama, 8 novembre — Deux bandits masqués ont attaqué des employés du traîti de voyageurs No 7 du Louisville et Nashville à Blount Springs, Ala., vendredi matin, et à la pointe de leurs revolvers ont tenu en respect pendant qu'ils dévalisaient le char de la maille. Les voleurs sont descendus à Boyles, une petite station à six milles au sud de Birmingham, après avoir attaché les commis à une table du char. Le vol a été rapporté à l'inspecteur de la Poste Brannon, quand les employés James M. Chamberlain et G. A. Hoover, tous deux de Nashville, Tenn., sont arrivés à Montgomery vendredi.

D'après Chamberlain, qui avait charge du char de la maille, les voleurs étaient inexpérimentés, parce qu'ils ont négligé de prendre de petits montants d'argent contenus dans plusieurs enveloppes enregistrées et ont jeté à terre une quantité de valeurs, entre autres plusieurs milliers de dollars de coupons d'obligations de chemins de fer.

L'un d'eux prit à Chamberlain une somme de \$5 qu'il avait sur lui et sa montre, mais il lui rendit celle-ci en s'apercevant que c'était une Ingersoll.

Le voleur s'est ensuite approprié une belle montre en or qu'il possédait Hoover.

Les bandits ont restreint leur pillage au char de la maille.

Les autorités de Birmingham et de Montgomery ont été notifiées.

Le colonel Hancock à New York.

New York, 8 novembre — Le col. Roosevelt est arrivé en automobile de Oyster Bay à New York aujourd'hui et s'est rendu à son bureau pour la première fois depuis qu'il a été blessé. Il a dit qu'il avait adopté une politique de silence et n'avait aucun nouveau commentaire à faire sur l'élection. Il se sent bien, et avait presque oublié qu'il avait une halle dans le poitrine.

— Vous avez vu que les tziganes se syndiquent?
— Oui, et ils menacent de jouer "Grève de vaie."